

FÊTE DE SAINT EUGÈNE

Compagnon de Saint Denis (IIIe siècle)

(FORME EXTRAORDINAIRE)

Jc 1, 12-18

Lc 14, 26-33

Chers frères et sœurs,

Dans un apologue très suggestif, Søren Kierkegaard (1813 - 1855) rapporte l'histoire suivante. Un incendie s'était déclaré dans un cirque ambulante. Aussitôt le directeur envoya le clown, déjà costumé pour le spectacle, au village voisin, où le feu menaçait de se communiquer aux maisons des villageois. Le clown se rend en hâte au village pour appeler les gens au secours du cirque en détresse. Mais les villageois, qui accourent aux cris du clown, croient à un stratagème habile pour les attirer au spectacle et se mettent à l'applaudir en riant jusqu'aux larmes. Le clown, lui, a plutôt envie de pleurer. Mais plus il les supplie de l'écouter et leur redit le danger qui les menace, et l'incendie qui se rapproche, plus on rit en l'écoutant et plus on trouve qu'il joue très bien la comédie. Finalement, le feu se propage du cirque aux maisons du village, mais alors il est trop tard pour intervenir : le cirque comme le village sont réduits en cendres.

Pour Kierkegaard, cet apologue met en évidence la situation paradoxale du théologien aujourd'hui, et plus largement de l'homme de foi, et a fortiori du saint. Il est impuissant à se faire comprendre et ses paroles sont interprétées au rebours de leur signification véritable. Il n'est pas pris au sérieux, alors que son discours est le plus sérieux qui soit, puisqu'il y va de la vie et de la mort. On le catalogue immédiatement : on le range parmi les amuseurs dont l'époque est friande, et dans laquelle chacun joue un rôle, dit des paroles et se livre à des gesticulations convenues, et que tout le monde sait dérisoires dans un monde qui n'est que la « branloire pérenne » dont parlait Montaigne, où « la plupart de nos vacances sont farcesques ». Et quand le feu gagne le village, il est déjà trop tard.

Joseph Ratzinger, qui a repris à son compte l'apologue de Kierkegaard, prend soin d'en signaler les limites. Nous le savons tous, comparaison n'est pas raison. Dans la réalité, l'homme de Dieu qui prend la parole, qu'il s'agisse des prophètes de l'Ancien Testament ou des saints et saintes de l'histoire de l'Église, en particulier de saint Eugène que nous fêtons aujourd'hui, ne s'adresse jamais à des gens totalement étrangers à ce qu'il a à leur dire, précisément parce que cela concerne la vie humaine dans ce qu'elle a de plus essentiel. Même si le messager doit parfois payer de sa vie la proclamation de la vérité qu'il proclame, celle-ci est en mesure de toucher ses pires ennemis en ce lieu secret, souvent inconnu d'eux-mêmes, où Dieu parle à leur cœur. Cette parole n'est-elle pas la parole de Dieu lui-même, par laquelle Il a fait le ciel et la terre ? Et le cœur de l'homme n'aspire-t-il pas à se reposer en elle ? Nous pouvons en être sûrs : l'Évangile du salut n'est jamais annoncé en vain.

Il y a, certes, des paroles malencontreuses, dont le porteur n'est pas à la hauteur du message qui lui est confié ; il y a aussi des paroles prématurées ou trop tardives. Tel n'est pas le cas pour les saints : les saints ne viennent jamais trop tard, ils viennent toujours à point nommé. À l'image du Serviteur annoncé par Isaïe (42, 2), ils ne crient pas ni n'élèvent le ton ; ils ne font pas entendre leur voix dans la rue, mais fidèlement ils présentent le droit. Et comme ils sont toujours en avance sur leur temps, ils obligent leur temps à sortir de sa gangue, de ses impasses, pour se projeter en avant de lui-même et aller, bon gré mal gré, à la rencontre de Dieu qui vient.

Dans l'évangile que nous propose la liturgie de cette fête, il n'est question de la lucidité nécessaire pour bien voir quelles conditions sont à remplir pour réussir une entreprise ou relever un défi. Mais la pointe des paroles du Seigneur est déconcertante : l'homme qui veut bâtir une tour et le roi qui part faire la guerre sont là pour illustrer la situation du disciple qui doit non se prémunir, mais se démunir ; non pas accumuler les garanties de succès, mais se dépouiller de tous ses biens pour devenir disciple. L'homme en désarroi devant le chaos du monde et tenté de crier « sauve qui peut », tout comme celui qui ne veut rien engager s'il n'est certain de l'emporter, sont invités se départir de leur confiance en eux-mêmes et à regarder toutes choses avec le regard de Dieu, persuadé que c'est Lui, et non pas nous, qui fait aboutir son dessein.

Un autre apologue, juif celui-là, nous dit quelque chose de semblable. Je le cite :

Vous vous rappelez, dans *Maccoth* (Traité du Talmud), Rabbi Akiba, montant la montagne du Temple ? Nous venions d'apercevoir un chacal, bondissant hors du Saint des Saints en ruine. Nous pleurons. Mais Akiba riait. Nous lui demandions : « Pourquoi ris-tu ? » Il nous demandait : « Pourquoi pleurez-vous ? » « Eh quoi ? Du saint lieu dont il est écrit : *Le renard le foulera*, nous voyons bondir le chacal, et nous ne pleurerions pas ? » « C'est justement pourquoi je ris, répondit Akiba. Le prêtre Ourias a dit : *Jérusalem ne sera plus qu'un monceau de décombres* ; et Zacharie a dit : *De nouveau, sur les places de Jérusalem, les vieux et les vieilles s'assoieront, leurs bâtons à la main, et les filles, avec les garçons, danseront leurs danses*. Tant que la première de ces paroles ne s'était pas réalisée, je pouvais douter de l'autre ; mais maintenant qu'elle s'est montrée véridique, dans la seconde aussi, je vois la certitude ! »

Devant le chaos du monde et le déchaînement de la haine, devant le dévoiement d'une jeunesse à la recherche de Dieu et qui ne s'est vu proposer que des caricatures grimaçantes auxquelles, hélas, elle a souvent fini par adhérer, la Parole de Dieu nous met en garde contre la précipitation de ceux qui n'ont rien vu venir et qui tout à coup s'affolent et gesticulent. Dieu nous donne en effet l'acuité du regard qui permet de voir venir. Voir venir quoi ? Non pas le cataclysme, l'écroulement universel, mais la venue du Fils de l'homme, aussi certaine que l'aurore, qui conclura l'histoire et, nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, « par la victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal, fera descendre du ciel son Épouse..., après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe » (CEC 677).